

AVENTURES PÉRILLEUSES

DE

NARCISSE NICAISE

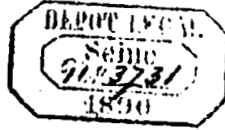


AU CONGO

PAR

ARMAND DUBARRY

b. 1836



CHARAVAY, MANTOUX, MARTIN

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE

14, RUE DE L'ABBAYE, 14

PARIS



1890

LE RHINOCÉROS

Un troupeau d'éléphants. — Une compagnie de phacochères. — Un phacochère récalcitrant. — Chute dangereuse. — Pluie de sauterelles. — Les pélicans blancs. — Disette au milieu de l'abondance. — Une araignée mygale. — Nouveaux regrets. — Un python de Séba. — Travaux d'Hercule. — Joie prématurée. — Un léopard. — Une anecdote de Drayson. — Magnifique chasse. — La chair et la peau du léopard. — Un superbe paletot. — Douleurs et grincements de dents. — Un rhinocéros. — Fâcheuse idée. — Le rhinocéros, derrière Nicaise. — Nicaise par terre. — Manège habile. — Sur un arbre. — Secoué comme un prunier. — A callfourchon. — Course fantastique.

Après avoir suivi pendant deux heures un sentier de bêtes fauves, ils montèrent sur un plateau d'où la vue embrassait une vaste étendue de terrain.

Là, Nicaise fouilla les collines, les vallées sans rien voir de ce qu'il cherchait : ni un chaume, ni un feu.

À trois ou quatre cents pieds au-dessous de lui, il découvrit seulement un troupeau d'une douzaine d'éléphants, parmi lesquels il crut reconnaître l'individu qui l'avait chargé avec tant d'acharnement et avait fait faire à Pierrot un saut périlleux si prodigieux.

Le troupeau était en partie couché à l'ombre et goûtait les charmes du repos en grognant doucement, en balançant la trompe.

Les vieux, étendus sur l'herbe, dormaient à demi ; les jeunes gambudaient à tort et à travers et cassaient des

branches qu'ils mangeaient; les autres s'entretenaient entre eux, échangeaient des propos interrompus, s'éventaient avec des rameaux feuillus.

Instruit par l'expérience, Nicaise évita de les déranger, et lorsqu'il eut à peu près fixé sa direction à l'aide d'une orientation laborieuse et plus ou moins exacte, redescendit la montagne, en ayant soin de choisir un chemin opposé au refuge des pachydermes.

Des lapins se montraient le long des taillis; il les laissa tranquilles.

N'ayant plus que trente cartouches, dont cinq ou six pouvaient rater, il ne voulait tirer que des animaux de taille respectable, et qui valussent le coup de feu; en un mot, il tenait, dans la gêne où il était, à ne pas acheter trop cher son gibier.

La journée ne s'écoula pas sans qu'il eût l'occasion de se procurer de la venaison à un taux raisonnable.

À l'extrémité d'un hallier, il rencontra une douzaine de quadrupèdes de la taille et de l'apparence du sanglier, qui cherchaient leur nourriture, des racines, d'une façon singulière, en glissant sur les articulations du carpe en se poussant avec leurs pieds de derrière.

Le dos large, le cou court, le groin épais, les yeux petits, les oreilles peu développées, les soies d'un brun foncé, les canines longues, vingt à vingt-cinq centimètres, on les eût pris pour autant de solitaires.

Nicaise reconnut en eux des phacochères, ou cochons à verrues; les plus laids et aussi les plus dangereux des suidés, des *porcs des forêts*.

Comme il n'ignorait pas que les phacochères sont renommés pour leur méchanceté et leur hardiesse, et que le chasseur qui les attaque et ne les tue pas court des risques, il disposa ses batteries de manière à ne point éprouver la force de leurs boutoirs, et, pour commencer, imposa silence à son caniche qui avait une envie démesurée de les apostropher à sa manière, de les défier, et lui commanda de rester en arrière.

Cherchant ensuite un poste élevé d'où il pût abattre, sans péril, une victime, il en vit un favorable, s'y installa et mit son arme en joue.

Une détonation retentit et sur-le-champ la panique s'emparant du troupeau, chaque phacochère prit ses jambes à son cou, les femelles emportant leurs petits dans leur gueule, et s'éclipsa dans le plus proche fourré, à l'exception d'un vieux mâle, blessé à la face, qui se retourna et chercha des yeux son agresseur.

Toujours écervelé, Pierrot allait partir, en aboyant, à la poursuite des vils cochons sauvages, quand son maître le retint et lui signifia de demeurer immobile, s'il ne voulait être éventré par le *solitaire* que la balle avait touché et qui, seul de ses congénères, ne s'était pas sauvé.

Ce mécontent découvrit son assassin, et s'avança vers lui en écumant.

Notre homme, qui était perché sur l'épaule d'une gorge, laissa l'animal s'approcher à vingt pas, et, d'un second coup de feu, lui coupa la queue, plus près encore que celle de Pierrot.

Le phacochère tressauta sous la douleur, grogna et se précipita à l'assaut de la position occupée par Narcisse.

Ce dernier était prêt à le recevoir; mais à l'instant où il épaula son fusil pour lui envoyer une troisième balle, au bon endroit, cette fois, le sol, mêlé de feuilles mortes, de cailloux et de terre glissa sous ses pieds, et il tomba à la renverse, les quatre fers en l'air.

Cinq secondes de plus et deux boutons lui ouvraient les cuisses et le ventre et son voyage finissait là!

Par bonheur, ces secondes, Pierrot les employa bravement à détourner la colère du porc qui, hésitant, quand il fallait agir, sur le choix de l'ennemi à frapper, permit au pharmacien, stimulé par le péril, de l'étendre d'un coup de fusil digne d'un vieux coureur de bois.

Inutile de dire avec quel transport sa mort fut saluée, et avec quel empressement Nicaïse apprêta le feu et la broche.

Les deux amis avaient là du rôti pour plusieurs jours,

et du bon, à en juger par le plaisir qu'ils témoignèrent à manger les premières tranches qu'il fut possible de découper des quartiers placés devant le foyer ou sous les cendres chaudes.

Il était surprenant qu'ils n'eussent pas encore rencontré de phacochères, ces animaux étant un des fléaux du Congo, par leur nombre, que les grands félins diminuent peu, aussi bien que par leur audace et leur caractère violent.

Après une nuit assez calme, ils déjeunèrent, assis sur l'herbe, afin de se lester pour repartir, quand le soleil fut caché par des nuages à l'aspect orageux.

Le ciel était noir, et un bruit semblable à celui d'une cataracte éloignée se produisait dans l'air.

Narciase examina l'espace avec inquiétude et reconnut une nuée de sauterelles.

Les insectes voyageurs commençaient à tomber par milliers en avant du bivouac ; bientôt ce fut par millions qu'ils s'abattirent partout, faisant craquer les branches sous leur poids, et jonchant le sol de leurs innombrables multitudes.

Nicaise et Pierrot essayèrent de s'en garer ; au bout d'un instant de lutte, ils battirent en retraite, en abandonnant les trois quarts de leur phacochère, que les sauterelles couvraient entièrement, et se réfugièrent sous bois, surpris de l'aventure et troublés par la perte de leur approvisionnement de viande.

A leur place, des Arabes se seraient rattrapés sur les envahisseuses dont ils auraient croqué des poignées ; leur goût pour les insectes étant limité ils préférèrent se retirer purement et simplement, sans vouloir se rappeler que, dans bien des contrées de l'Afrique et de l'Asie, l'abondance des sauterelles, grillées ou conservées dans l'huile, fait baisser le prix de la viande.

A quelques heures de là, ils arrivèrent au bord d'un marais plein de joncs, de roseaux, et parsemé d'îles flottantes, où des bandes de pélicans blancs avaient fait élection de domicile.

Les excréments liquides dont le sol était souillé, les poissons pourris tombés des nids répandaient une odeur tellement pestilentielle que nos intrépides amis ne la purent supporter.

Écœuré et suffoqué, Narcisse donna le signal d'une fuite qui ne cessa qu'au milieu de la forêt.

— On prétend, bougonna-t-il, que le pélican blanc se perce le flanc pour nourrir ses enfants, quoique personne n'ait jamais vérifié ce racontar ; mais ce qui n'est pas contestable maintenant pour moi, c'est que les pélicans en société sont des êtres d'une malpropreté repoussante. Pouah ! quelle infection !...

Pierrot partagea son avis ; car, à plus d'une lieue de distance, il éternua au souvenir de la prise forcée qu'il avait aspirée sous les nids dégoûtants des oiseaux au gros bec.

À l'entrée d'une vallée herbeuse où les conduisit un sentier de fauves, une compagnie de zèbres qui venait de tuer, à coups de dents et de sabots, deux hyènes, probablement affamées, détala, à leur vue, avec la rapidité du vent.

Plus loin ils revirent des buffles, qu'ils laisseront paître en paix, quoiqu'ils eussent l'un et l'autre un vif désir de manger un filet de leur viande, et des antilopes, que Nicaïse dut également respecter à cause de l'éloignement.

Le soir, après avoir signalé du gibier tout le long de leur route, ils se couchèrent sans souper.

Le supplice de Tantale est commun dans l'Afrique centrale : vous apercevez, à un kilomètre et demi, des élans, des gazelles, des buffles que vous ne pouvez tirer ; vous voyez, au-dessus de votre tête, à la cime de palmiers élevés, des fruits auxquels il vous est impossible d'atteindre ; si bien que vous avez, au sein de l'abondance, autant de chances de mourir de faim que vous en auriez au milieu du Sahara.

Les chasseurs exceptionnellement équipés et esortés parviennent à triompher des obstacles de toute nature qui entravent le ravitaillement des voyageurs ; mais ces chasseurs sont rares, aussi rares que les chevaux, qu'on n'est

pas parvenu à acclimater en Guinée, et dont l'espèce n'était représentée, au Congo, il y a quelques années, que par un seul individu.

A peine Nicaise était-il étendu sous un arbre, à côté de son caniche, qu'il faillit être mordu par une monstrueuse araignée du genre des mygales, de celles qui égorgent les colibris et les jeunes poulets, et qu'on a surnommées en Amérique, où leurs ravages sont fréquents, araignées aux poulets.

Un coup de crosse de fusil écrasa le hideux animal avant qu'il eût eu le temps de nuire ; toutefois, cette désagréable apparition empêcha homme et chien de fermer les yeux pendant toute la nuit.

Notre pharmacien sentait de plus en plus le besoin d'aboutir sans retard : ses vêtements tombaient par morceaux, ses bottes trouées prenaient l'eau, et il était condamné, sa pérégriation s'éternisant, à n'avoir plus comme habitement qu'un fusil et un sabre, costume aussi peu convenable pour marcher sous un soleil brûlant que pour se présenter dans le monde.

Ajoutons que, d'un jour à l'autre, son fusil allait devenir un instrument inutile, par l'épuisement des cartouches.

— Il me semble; réfléchit-il, que plus nous marchons, moins nous avançons. Voilà tantôt un mois que nous trottons, et nous n'avons pas rencontré une figure humaine, et nous ignorons où nous nous trouvons actuellement. Ah! maudite soit l'idée que j'ai eue de m'établir distillateur à Madagascar!... Si cette existence dure encore deux fois quarante-huit heures, nous en serons réduits à manger des fruits ou des racines, et à nous défendre contre les animaux féroces avec ce sabre qui ne suffira pas à nous préserver de leurs griffes. Mon cher Pierrot, où nous sommes-nous fourrés?

Puis, comme chez lui, la réaction suivait vite le découragement, il se releva sous l'aiguillon d'une résolution énergique et sacra, les poings fermés, en s'adressant au sort, dont il n'avait pas lieu d'être content :

— Je te disputerai ma vie jusqu'au bout, et nous verrons qui, de toi ou de moi, sera le vainqueur.

Il venait de proférer ce serment et s'apprêtait à passer un ruisseau sans profondeur, large de trois mètres, dont l'eau courante baignait l'extrémité de lianes qui tombaient en guirlandes des rameaux des arbres, et il avançait le bras pour écarter un faisceau de ces tiges vertes et fleuries, lorsqu'il se recula épouvanté : un python de Séba, assez long et assez gros pour étouffer un chevreuil dans ses anneaux, pendait, près de ce faisceau, accroché par la queue à une branche, attendant quelque proie pour l'entourer au moment où elle viendrait boire.

Le monstre se contracta subitement, dressa sa tête, et s'élança contre le pharmacien ; par bonheur, celui-ci avait eu le temps de se retirer, de prendre du champ et de saisir son fusil.

Dérangé dans son embuscade et furieux d'avoir manqué son coup, le python quitta la branche à laquelle il était suspendu, descendit à terre, et rampa vers notre aventurier qui rompit devant lui, précédé, dans cette manœuvre, par son caniche, lequel avait des raisons particulières pour se tenir éloigné des reptiles.

L'allure du serpent, d'abord lourdé, allait devenir vive si, comprenant le péril de sa situation et appelant à lui tout son sang-froid, Nicaise n'eût tiré deux coups de feu avec précision et à-propos.

— Ha ! ha ! mon vieux Pierrot, s'écria-t-il en voyant le python par terre, la tête fracassée et le corps troué, les douze travaux d'Hercule n'étaient que de la Saint-Jean auprès de ceux qui nous étaient réservés au Congo ; espérons que cette victoire ne sera pas suivie de beaucoup d'autres épreuves, et que nous toucherons incessamment à un port où nous embarquerons sur un bon paquebot allant en France : à Marseille, à Bordeaux, à Saint-Nazaire ou au Havre, d'où nous regagnerons notre cher Paris que nous n'aurions jamais dû quitter si nous avions eu le moindre flair

Pierrot appuya bruyamment l'apostrophe de son maître, sauta par-dessus le cadavre du reptile, entra le premier dans le ruisseau, qu'il traversa tout en lapant, et arrivé sur l'autre bord, se livra à des gambades folles accompagnées de jappements.

— Paraissez, boas, tigres, lions, crocodiles, et tout ce que cette forêt cache de vaillants, sembla-t-il répéter, et vous verrez comme nous vous accommoderons !

Puis, brusquement, son moignon de queue, qui conservait involontairement des airs de panache d'antan, s'abaissa piteusement, un tremblement s'empara de lui, et il se recula vers Nicaise, qui sortait du ruisseau : un léopard, debout à cinquante pas, dans le sentier, le regardait avec des yeux flamboyants.

Drayson raconte ainsi, quelque part, la capture d'un félin de cette espèce : « une maison des environs de Natal avait été plusieurs fois visitée et pillée par un léopard qui, en peu de temps, s'éteit emparé d'une quantité de poules, d'un porc, d'un chien, etc. On construisit, à son intention, un piège, où l'on enferma une vieille poule. La première nuit, il évita le guépier ; mais, la tentation de croquer la poule l'emportant, il finit par se faire prendre, ce qui le rendit furieux. J'allai le voir le lendemain ; il me reçut en grinçant des dents... Plusieurs Cafres qui avaient eu à souffrir de ses vols, arrivèrent pour lui dire son fait. Ils entourèrent sa cage et l'interpellèrent en ces termes : — O chien infâme et lâche, détestable mangeur de poules, te voilà donc là et sérieusement coffré ! Te souviens-tu de mon veau rouge, que tu as tué le mois passé ? Ce veau m'appartenait, lâche, vagabond ! Que ne m'as-tu attendu ! J'allais descendre avec mon pieu et mon bâton. Mais non, tu as sans doute pensé que ta robe vaudrait plus si tu commençais par te bien remplir le ventre ? Enfin, te voilà pris ! — Vois mon épieu, braillait un autre, je veux te l'enfoncer dans le cœur comme je l'enfonce dans le sol. De grâce, montre-moi tes dents ; je m'en ferai un collier et je rôtirai ton cœur. — Tout à coup, au milieu de ces tendres allocu-

tions, le léopard bondit et secoue les barreaux de sa cage :
Tous nos héros s'étaient enfuis au loin. »

C'était ce qu'avait fait Pierrot.

A la vue du félin, Narcisse estima prudent d'opérer une sage retraite et, sans tourner les épaules, de repasser le ruisseau à reculons pour prendre position sur l'autre rive, quoiqu'il sût que le léopard ne craint pas l'eau; mais, dans les moments critiques, qui gagne du temps gagne parfois la partie.

En le voyant s'éloigner, le félin s'avança curieusement d'une dizaine de pas et s'arrêta en présentant le poitrail.

L'occasion était trop favorable pour n'être point saisie; aussi Nicaise la saisit-il.

S'abritant derrière le tronc d'un palmier nain, il épaula son fusil, dans lequel il avait mis deux cartouches à balle et tira.

Un projectile frappa la bête à l'œil gauche et lui fit faire un saut terrible; un second coup, également bien visé, l'acheva avant qu'elle eût pu donner la mesure de la puissance de ses crocs et de ses griffes.

Un python de Séba et un léopard en dix minutes, c'était réellement une magnifique chasse.

Narcisse et son chien s'en montrèrent satisfaits et, pour se reposer de leurs glorieuses fatigues, se décidèrent, puisque le hasard les y invitait avec insistance, à camper dans le voisinage du ruisseau et à y souper du produit de leurs exploits cynégétiques.

Ils pouvaient, à leur choix, manger du boa ou du léopard.

Après une courte hésitation, Nicaise donna la préférence au léopard, qu'il prit par une patte de derrière, et traîna dans un lieu propice pour un bivouac et éloigné du ruisseau, du ruisseau où des rôdeurs suspects venaient probablement se désaltérer et braconner la nuit.

Néanmoins, il ne s'installa définitivement sur ce point que lorsqu'il eut fait fouiller, par Pierrot, les taillis environnants.

Son foyer préparé, son bois mort entassé, il dépouilla



Nicaise ressemblait à un fou, sur son étonnante monture (page 133).

l'animal dans l'intention de faire sécher sa belle fourrure, de la couper à sa taille et de s'en servir en guise de pardessus pour couvrir ou remplacer ses guenilles.

Cette opération difficile exigea plus d'une heure; dès qu'elle eut réussi, le feu pétilla, et monsieur le léopard qui, peu auparavant, se promenait fièrement, commença à se recroqueviller devant la flamme, d'où il passa, en partie, dans les estomacs de ses rôtisseurs et vainqueurs.

Narcisse avait cependant assez du régime de venaison et de fruits sauvages auquel il était condamné, et fréquemment, malgré ses préoccupations, il se prenait à rêver pommes de terre frites, soupe à l'oignon et au fromage, la soupe du soir au quartier latin, qu'il réussissait lui-même admirablement quand il se mêlait de cuisiner, et il eût donné alors un bœuf entier pour une assiettée de cette friandise.

Le désir d'achever la cuisson des morceaux mangeables du carnassier et de terminer le séchage et la taille de la peau d'icelui prolongea la halte jusqu'à l'après-midi du jour suivant. Ces vingt-quatre heures écoulées, Narcisse posséda un paletot éclatant, quoique de coupe primitive, où deux trous lui permirent de passer les bras, et qui cacha en partie ses hardes dépenaillées.

La queue du léopard, trophée envié des guerriers cafres et guinéens, pendait à sa ceinture, parallèlement à son sabre, et il se fût fait des colliers avec les griffes et les dents de l'animal, s'il avait eu du fil ou du fil de fer, afin de se montrer dans un costume imposant aux indigènes qu'il espérait rencontrer.

Ces fameux sauveurs ne parurent pas encore ce jour-là, ni le lendemain, ni le surlendemain, et rien n'indiqua qu'on dût faire leur connaissance.

C'était à désespérer.

Des rochers qu'il fallait tourner, des torrents tombant dans des gorges profondes, des bois entrecoupés de clairières, des vallées marécageuses impraticables, mais villages point.

« Il est écrit que nous ne sortirons pas de ces forêts, que je serais tenté de croire enchantées, si nous étions à l'époque des paladins, soupira Nicaïse navré en ramassant un chevreau qu'il venait de tuer ».

Le besoin de cuisiner et de raccommoder, ou plutôt de remplacer ses bottes, qui refusaient le service, par des sandales fabriquées avec les tiges de celles-ci, le força à s'arrêter, dans la matinée.

Sa tristesse prenait des proportions inquiétantes, et celle de son caniche atteignait des sommets où, d'ordinaire, la culbute est inévitable.

« Décidément, grinça-t-il, c'est folie de penser qu'on peut vivre dans les forêts vierges où les fruits et le gibier abondent. Les fruits ne nourrissent pas suffisamment, j'en ai acquis l'expérience; d'autre part, il faudrait que l'homme eût les qualités du singe pour s'en procurer régulièrement. Quant au gibier, au gros aussi bien qu'au petit, sans arme à feu, il est impossible d'en abattre une pièce, et voilà pourquoi les sauvages qui ne savent pas cultiver la terre et ne disposent que de lances et de flèches sont si souvent décimés par la famine, dans des pays où cependant, ni les arbres fruitiers, ni les fauves, ni les oiseaux ne manquent. Pour moi, je me vois condamné à mourir de faim lorsque j'aurai brûlé les quinze cartouches qui me restent, car ce n'est ni avec mon sabre ni à coups de crosse de fusil que je tuerai les carnassiers, les buffles, les hippopotames, les quadrumanes dangereux; ce n'est pas à la course que j'attraperai les antilopes; ce n'est pas au vol que je prendrai les pinzades, les pigeons, les canards, les perroquets!... Ah! fatalité maudite!... »

Et il pleura, désolé.

Les aboiements de Pierrot le tirèrent de la prostration dans laquelle il était tombé.

Il leva les yeux et vit, à quarante pas, en face de lui, un rhinocéros brun que sa présence et celle de son chien étonnaient et qui semblait de mauvais humeur.

Il mit vivement une main sur son fusil, puis ne sentant pas la nécessité d'épuiser ses munitions, se dirigea vers un fourré où il se proposait de s'abriter.

C'était une fâcheuse idée, car le rhinocéros peut facilement se frayer un chemin dans les halliers où le chasseur le plus agile s'empêtrerait à chaque pas.

Quand on doit fuir cet encorné, il est préférable de se maintenir sur un terrain découvert; alors, si l'on est sur le point d'être rejoint, on fait une conversion, comme lorsqu'on est chassé par un hippopotame, l'animal passe parce que sa grosse masse ne lui permet pas de se détourner, et l'on en est quitte pour la peur.

On cite des chasseurs qui, à court de cartouches, ont fatigué ainsi des rhinocéros et les ont tués ensuite à leur aise.

Le pachyderme trotta sur les traces de Nicaise, pénétra dans le fourré en écartant les obstacles avec sa corne, et s'avança si prestement que notre homme se hâta de regagner la clairière, de peur d'être pulvérisé au milieu des arbrisseaux.

Un instant il eut la pensée de surprendre l'animal par derrière et de paralyser ses mouvements, en lui tranchant, d'un coup de sabre, le tendon d'Achille; mais Pierrot, par ses cris, ne lui permit pas de donner suite à ce projet, dont l'exécution offrait des inconvénients.

Il se contenta de fuir devant la bête qui, tracassée par les taons, les sangsues, les tsétsés, fondit impétueusement sur lui, sans s'arrêter aux démonstrations tapageuses du caniche.

Narcisse avait de bonnes jambes et s'en servait bien; malheureusement, au plus fort de sa course, son pied se prit dans une racine, et patatras, il s'étala par terre de tout son long.

Quelques secondes de plus, et il avait vécu: le rhinocéros l'anéantissait sous ses pieds, sans qu'il pût, comme lors de son aventure avec l'hippopotame, se soustraire à la mort à l'aide d'un plongeon dans l'eau.

Par bonheur, sa présence d'esprit ne l'abandonna pas dans cette grave conjoncture : quoique ayant une jambe meurtrie, il se releva en hoitant, pendant que l'animal arrivait sur lui, se rappela le manège que nous avons cité plus haut, sauta brusquement de côté et se gara ainsi de l'avalanche.

Puis, avisant un arbre, il y grimpa, non seulement pour échapper au péril, mais afin d'envoyer à l'ennemi, s'il osait s'approcher, trois ou quatre balles dans la tête.

L'ennemi osa, en dépit de Pierrot qui le harcelait, et si bien qu'il ébranla l'arbre par les coups qu'il porta au tronc.

Nicaise se cramponna aux branches pour ne pas dégringoler et tâcha, en même temps, de prendre son fusil, qu'il avait en bandoulière ; le rhinocéros ne lui permit ni de retrouver son aplomb, ni de se servir de son arme, se rua contre l'arbre avec une force irrésistible et le secoua si violemment que celui-ci craqua et que Narcisse, détaché de son refuge comme une poire mûre, tomba à califourchon sur le dos du colérique agresseur où, involontairement, il s'accrocha aux plis de la peau.

Alors, effrayé, et comme s'il eût porté un démon, le pachyderme partit à fond de train, à travers la forêt, écrasant les plantes dures ou tendres, renversant des arbrisseaux, des huissons de mimosa, de l'espèce que les chasseurs ont baptisée « attends un peu », à cause de ses épines recourbées, brisant des arbres, détachant des ruades au caniche qui le talonnait, labourant la terre avec sa corne.

La tête nue, le fusil derrière le dos, le sabre ballottant, revêtu de sa fourrure de léopard, attaché aux bourrelets de la peau du rhinocéros, déchiré par les épines, blessé par les branches, la figure blême, l'œil hagard, les traits contractés, Nicaise ressemblait à un fou, sur son étonnante monture, d'où il n'osait se laisser glisser de peur d'être aussitôt réduit à l'état de hachis, et où il ne pouvait

cependant rester sans risquer d'être assommé par les basses ramures du sous-bois.

Tout à coup, était-ce un effet de son imagination enfiévrée, il crut entendre des clameurs et passer devant des indigènes, puis ne vit plus rien, n'entendit plus rien et perdit connaissance.



Narcisse revient à lui. — Ceux qui l'entouraient. — Oh est-il ? — Kapoir. —
Le Congo. — Littées et divisions. — Domination des Portugais. — La
traite des noirs. — Le royaume du Congo. — Les Congues. — Le chef
du village. — Conversation par gestes. — Un cadeau de Nicaise. — Ni-
caise et Pierrôt dans une case. — Contentement. — Une bonne nuit. —
La maîtresse dans le village. — Le palabre. — Nicaise cherche à se ren-
saigner sur son sort. — Cris d'épouvante.

Quand il revint à lui, il était étendu sur l'herbe, au-
près de son chien qui le léchait en pleurant, en hurlant,
et au milieu d'une foule de nègres, de négresses, de né-
grillons, de négritillonnes qui le regardaient avec une ap-
préhension superstitieuse.

Son accoutrement, la pâleur de sa peau, sa barbe blonde,
son canot blanc, sa singulière attitude, sur le dos d'un
rhinocéros, en faisaient, pour eux, un être extraordinaire
dont la nature rappelait celle de la panthère ou celle de
la gazelle, ils ne savaient. Dans le doute, ils n'osaient
ni s'approcher de lui, ni lui porter secours,
ni l'aider, car les génies qu'on tue, chez les nègres,
hantent et tourmentent leurs meurtriers.

Nicaise examina les groupes couleur de suite qui l'en-
touraient, tandis que Pierrôt aboyait de joie de le voir revi-
vre, se souleva sur un bras, constata qu'il était enfin dans
un village, se leva péniblement, car il était meurtri des
pieds à la tête, se refusa, et, appuyé sur son fusil, qu'il

n'avait pas perdu dans sa course, chercha à entamer la conversation avec les indigènes, ce qui n'était pas chose facile, ceux-ci se méfiant de lui et ne parlant que le dialecte de leur contrée.

Il parvint pourtant à leur faire comprendre qu'il désirait s'aboucher avec leur chef, ce à quoi ils lui répondirent, à l'aide de signes expressifs, qu'on était allé prévenir le noble personnage.

Nicaise s'adossa contre un arbre, ayant auprès de lui son fidèle compagnon, à qui cet amas de moricauds puants et nus inspirait une maigre confiance, et, en attendant le prince demandé et annoncé, chercha à se rendre compte de la façon dont le sort l'avait protégé, ainsi que du caractère de la peuplade chez laquelle il respirait.

Sur le premier point, il acquit la conviction que le rhinocéros, poussé par l'effarement, s'était involontairement jeté dans le village et l'y avait laissé, évanoui, à demi assommé par des branches basses; sur le second point, il ne sut que penser.

Il ignorait, en effet, la route qu'il avait suivie, et ne pouvait déterminer sa position que par induction.

« D'après mes calculs, se dit-il, j'ai fait naufrage au sud du Congo, entre le Koanza et le Bengo, au-dessous de Saint-Paul de Loanda; j'ai marché, avec le nègre, vers le nord-est d'abord, puis je me suis efforcé de suivre la direction de l'ouest. Si je n'ai pas remonté plus haut que je ne le pense, je dois me trouver présentement sur les confins de la province de Bamba, près d'Ambriz ou de Mossulu, et au milieu de populations hospitalières. Alors, en deux ou trois journées et à l'aide d'un guide sûr, je gagnerai un établissement portugais de la côte, et je serai sauvé, et Pierrot aussi. »

Assurément, s'il se fût maintenu sur la bonne route, la conclusion de son raisonnement eût été parfaite; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût toujours choisi le chemin qui lui aurait convenu. Il était allé plus à l'est qu'il ne croyait et moins au nord, ayant tourné souvent sur lui-



Entouré d'esclaves dont deux l'éventalent... (page 140).

même; de sorte qu'au lieu d'être en pleine province de Bamba, il se trouvait dans celle d'Encoge, sur la rive droite du Dande, fleuve qui va se jeter dans l'Atlantique, au-dessus de Saint-Paul de Loanda.

Pour mieux indiquer l'endroit où il se reposait enfin, nous décrirons sommairement la riche et vaste région qu'on appelle Congo ou Kongo.

Le Congo occupe, au sud de l'équateur, entre le fleuve Zaïre, ou Congo, et le Benguela, un espace à peu près équivalent à la superficie de la France.

Très montagneux, très sablonneux, très arrosé et très aride par place, il représente, en petit, l'Afrique entière sous ses différents aspects.

Sa ligne de côtes, offrant peu d'abris, compte peu de ports; sa frontière de l'est, imparfaitement tracée, lui donne plus ou moins d'étendue de ce côté, suivant les voyageurs, et suivant les temps. On le divise ordinairement en six grandes provinces qui sont, en commençant par le nord : celles de Sonho ou Sogno, de Sundi ou Soundi, de Pango, de Batta, de Pemba et de Bamba.

Ces provinces constituent ce qu'on est convenu d'appeler le royaume de Congo, mais ne forment pas tout le pays désigné géographiquement sous ce nom, lequel s'étend jusqu'au Koanza. Le pavillon portugais y flotte depuis la fin du xv^e siècle; néanmoins la suzeraineté de la cour de Lisbonne sur le Congo n'est que nominale, comme l'est celle de la cour de Bruxelles, dont le roi a pris, en 1885, le titre de souverain du Congo.

Les Portugais ont usé successivement de divers moyens pour soumettre les Congues : la religion d'abord, servie par l'Inquisition, la force, la diplomatie ensuite; et rien de cela n'a produit de résultats favorables à la cause du progrès.

Ils ont également employé les usages théâtraux de l'aristocratie européenne en remplaçant les dénominations honorifiques indigènes par celles de ducs, de comtes, de marquis, etc.

En 1608, les jésuites présentèrent, au pape Paul V, un ambassadeur du Congo, de couleur, qu'ils appelaient Don Antonio, marquis de Funesta.

Il est probable que doutant de pouvoir soumettre les Congues par la violence, ils voulaient les dompter par la vanité, ou tout au moins entretenir ainsi avec eux des relations qui leur assurassent pacifiquement le monopole du commerce de l'intérieur en hommes et en marchandises.

Le Congo ayant été, pendant des siècles, le centre le plus actif de la traite des nègres, les flatteries des Portugais envers les chefs congues s'expliquent. D'ailleurs, ces flatteries n'ont pas eu l'effet que leurs auteurs en attendaient, car l'autorité du Portugal n'est reconnue aujourd'hui que dans le sud-ouest du Congo, autour de Saint-Paul de Loanda, chef-lieu des établissements portugais dans l'Afrique occidentale, et ne s'étend guère sur un territoire plus vaste que celui occupé par chacune des nations européennes qui ont des comptoirs dans le bassin du Zaïre.

Pour le reste du pays, il est indépendant, et la capitale du royaume du Congo, située sur une montagne, entre les provinces de Sogno et de Pemba, dans la position la plus salubre du monde, est celle d'un État affranchi de toute tutelle.

Cette capitale, appelée San-Salvador par les Portugais, porte, chez les indigènes, le nom de Benza-Kongo.

Le roi y réside; c'est un despote du genre de celui du Dahomey, avec cette différence que ses grands vassaux ne lui obéissent que quand ils ne se sentent pas assez forts pour lui résister.

Le royaume de Congo proprement dit, nous l'avons rappelé, se divise en six grandes provinces; mais si l'on voulait noter toutes les fractions territoriales de la contrée qui s'étend du Zaïre au Benguela, on compterait plus de cinq cents états quasi indépendants.

Au sud-est, en particulier, le morcellement est infini.

Des agglomérations plus ou moins nombreuses de noirs